

# Historique du 26e bataillon de chasseurs à pied : 1914- 1918

. Historique du 26e bataillon de chasseurs à pied : 1914-1918. 1919.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

1926 bis  
A. 29 ~~2188~~

D  
M. Guen  
son Historique

1914-1918

HISTORIQUE

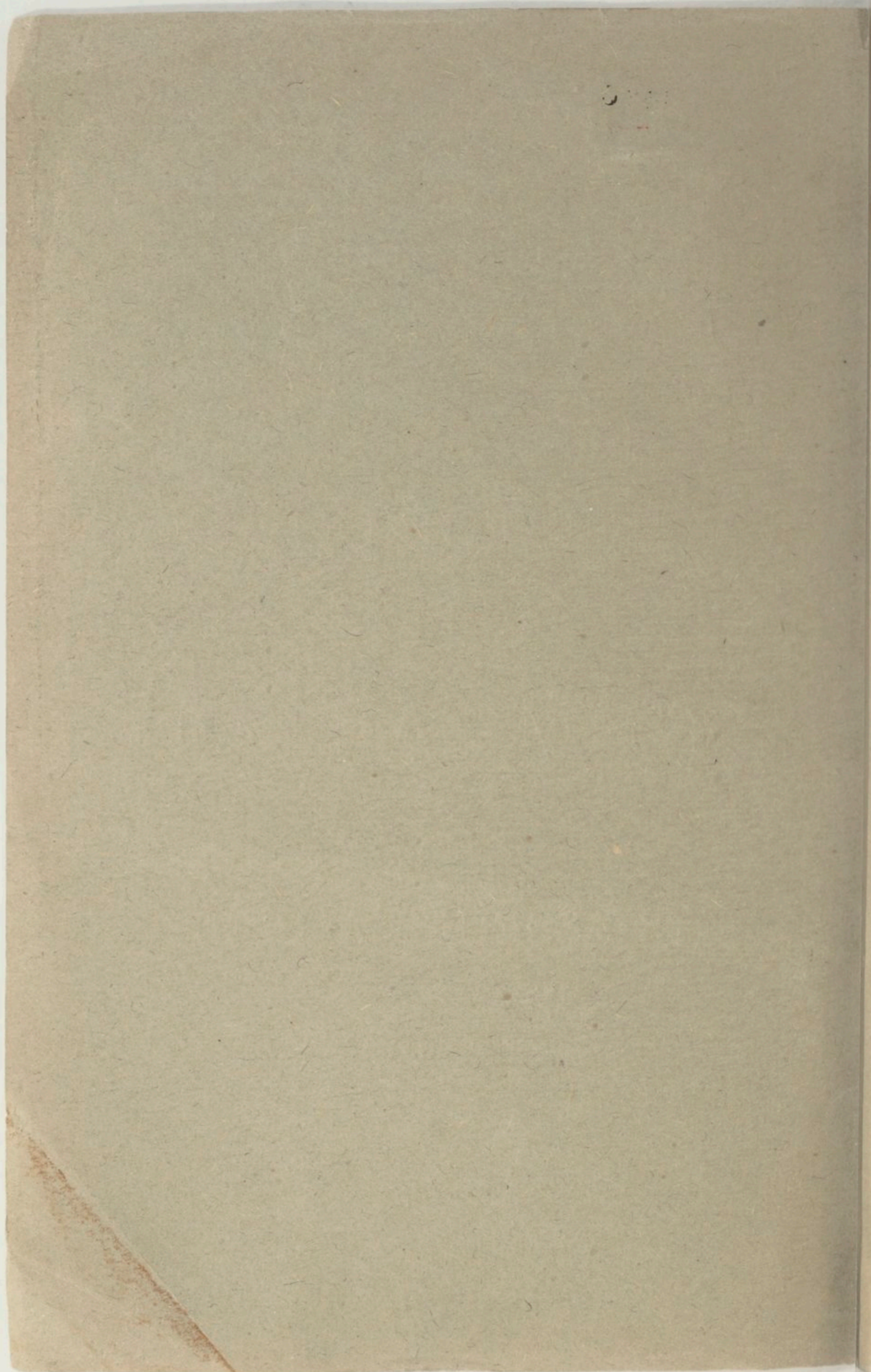
DU

26<sup>e</sup> BATAILLON

DE

CHASSEURS A PIED

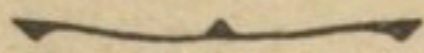




A. 2g. ~~2188~~ 1926 (his)

É. 1254

1914-1918



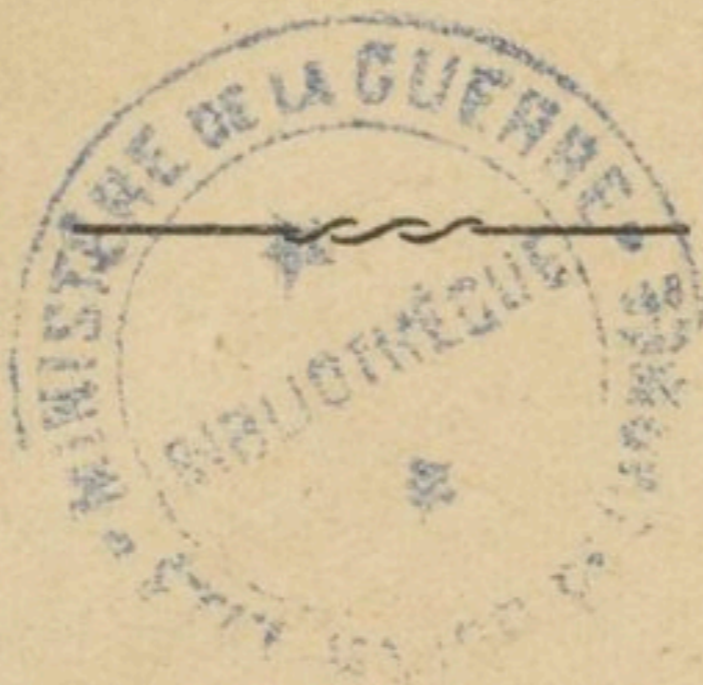
HISTORIQUE

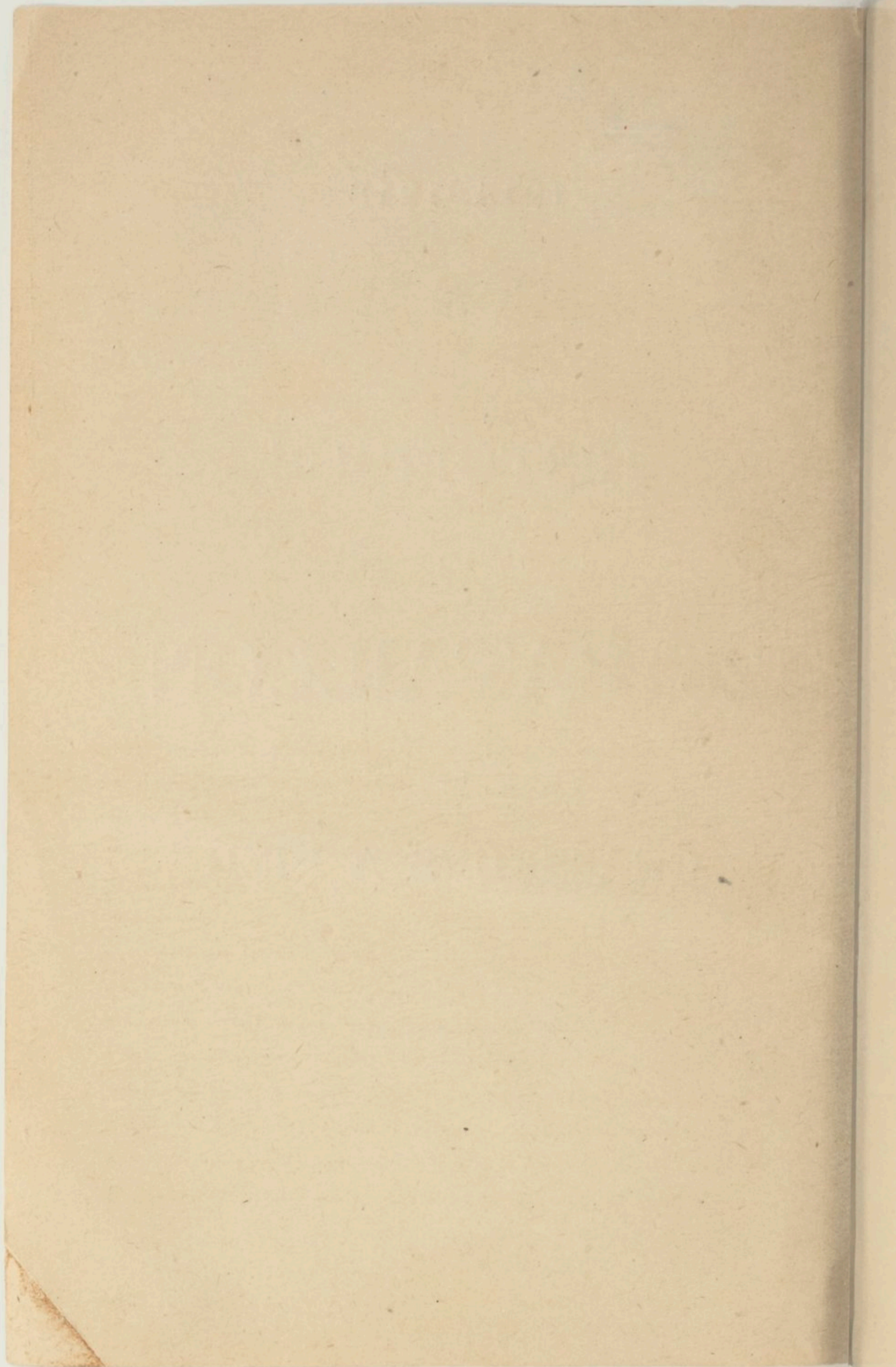
DU

26<sup>e</sup> BATAILLON

DE

CHASSEURS A PIED





HISTORIQUE  
DU  
26<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS A PIED  
1914-1918

---

CHAPITRE I

LA GUERRE DE MOUVEMENTS

Le 30 juillet 1914, le 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs part en campagne. Il fait partie des troupes de couverture du 6<sup>e</sup> C. A.

Regardant le défilé au sortir du quartier Duroc à Pont-à-Mousson, le commandant Servagnat peut être fier des sentiments que reflètent les physionomies de ses chasseurs : Normands au masque grave et résolu, Lorrains au patriotisme exalté, Parisiens à l'entrain jovial, qui devaient plus tard dans les heures pénibles trouver des paroles héroïques pour remonter les courages, tous dans leur genre, apportent quelques-unes des belles qualités de la race française. Au milieu des premières épreuves ils vont forgé l'esprit du bataillon, cette sorte d'âme des

corps de troupe, qui subsiste malgré tous les changements de personnel, faite de traditions d'honneur, d'amour-propre et du désir de mieux faire toujours, sans pour cela chercher à rabaisser les autres.

Des surprises, des embuscades, quelques engagements de patrouilles, un assez vif combat le 12 août, où le sous-lieutenant Michel révèle ses belles qualités de sang-froid et d'audace, occupent cette première partie de la campagne et valent au bataillon : 5 prisonniers, dont 1 officier de la Garde royale de Saxe.

Déjà des actes d'héroïsme et de dévouement abondent. Une citation, entre beaucoup, à titre d'exemple, celle du sergent-major Muller :

*« Le 12 août 1914, sous un feu violent de l'ennemi, a porté successivement 5 blessés, depuis la ferme où ils étaient réfugiés jusqu'à une voiture légère à laquelle il s'est attelé lui-même, a réussi à les sauver. »*

Le 19 août, le bataillon est brusquement rassemblé à Flirey, embarqué à Vigneulles, conduit à Etain et jeté le 22 à Joppecourt en plaine bataille de Lorraine.

Vers 16 h. 15, l'ennemi menace d'enlever l'artillerie de la 40<sup>e</sup> division ; brusquement, alors, le bataillon reçoit l'ordre d'attaquer pour la délivrer.

Les capitaines Bécourt et David entraînent dans un élan magnifique leur compagnie au milieu des champs de blé ; mais l'ennemi, dissimulé le long de la voie ferrée, fount un feu intense. Il y a des pertes. La première ligne, très éprouvée, hésite, les



autres compagnies du bataillon s'engagent alors successivement pour entraîner la progression. L'enthousiasme est magnifique. Des blessés continuent à combattre, tel le chasseur Cuvier, qui, touché au bras, s'écrie : « *Je reste, je peux encore tirer* ». Une seconde balle le frappe et il tombe mort.

Les capitaines Dumonceau et Bouchet, l'adjudant Guillain, blessés, continuent à entraîner leurs hommes jusqu'à ce qu'ils tombent de nouveau très grièvement atteints. Le sous-lieutenant de Foville réussit, par son sang-froid et son courage, à déloger les Allemands d'une lisière de bois. Le sous-lieutenant Riboulot, laissé pour mort sur le terrain, regagne nos lignes à force d'énergie. Le sergent Battle, malgré une balle dans la cuisse, continue à suivre sa compagnie.

Grâce à la rapidité et à l'énergie de l'attaque, le bataillon progresse assez pour permettre le repli de l'artillerie. Sa mission terminée, il suit le mouvement général, il se dirige sur Xivry-Circourt où sont ses voitures, mais l'ennemi l'a devancé et le reçoit à coups de fusils. De tout le T. C., le lieutenant Cadastre ne réussit à sauver que la caisse.

Le 23, à 5 heures du matin, le 26<sup>e</sup> est à Etain, après avoir, en 25 heures, parcouru 70 kilomètres et livré un assaut des plus meurtriers.

Reformé à Malancourt, d'étapes en étapes il arrive le 5 septembre à Chaumont-sur-Aire, après avoir parcouru, depuis le 23 août, 220 kilomètres

et livré combat le 2 septembre à Cierges et le 3 à Montfaucon.

Il doit appuyer l'attaque de la 40<sup>e</sup> Division, en tenant solidement le bois d'Ahaye. Mais, vers midi, le 6, c'est l'ennemi qui déclanche un assaut furieux. Nos lignes tiennent d'abord, mais, à 17 heures, le 26<sup>e</sup> reste seul pour défendre la position. Les autres corps se sont repliés ; qu'importe, il lutte toujours, attaquant lui-même quand l'ennemi devient trop menaçant : c'est le capitaine Chevannes qui tombe, mortellement atteint, en entraînant une contre-attaque.

C'est le lieutenant Martin « *qui se fait particulièrement remarquer en dirigeant avec beaucoup de vigueur et de courage plusieurs contre-attaques à la baïonnette* ».

A la nuit, l'ennemi décimé s'arrête. Le bataillon a tenu, mais presque complètement entouré, il se replie, sans se laisser entamer, quoi d'étonnant d'ailleurs avec des chasseurs de la trempe du lieutenant Kiel qui : « *Obligé de se replier, a tenu tête à l'ennemi avec sa section pendant trois heures, n'hésitant pas à faire le coup de feu lui-même jusqu'à ce qu'une grave blessure l'eut empêché de conserver son commandement.* »

Du 7 au 9 septembre, le bataillon tient les avant-postes de combat au nord d'Erize-la-Petite, sous le feu continu de l'artillerie ennemie qui essaye de faire brèche.

Dans la nuit du 9 au 10, à minuit, les Allemands

déclanchent une violente attaque en masse, et presque aussitôt la pluie tombe à torrent. Le 26<sup>e</sup> soutient héroïquement le choc de forces cinq ou six fois supérieures. Débordés, égarés dans une obscurité profonde, rarement trouée par quelques lueurs d'incendie, les chasseurs se rallient et refont face toujours aux vagues d'assaut qui déferlent sans cesse : celles-ci se brisent contre les flots de défenseurs perdus dans cette tourmente d'eau, de fer et de feu.

A 9 heures du matin, le bataillon, réduit de moitié, défend toujours victorieusement les abords d'Erize, mais bientôt l'ennemi, épuisé, n'attaque plus... et se prépare à la retraite.

Les Boches ne sont pas passés, ils ne passeront plus : la bataille de la Marne est gagnée !

Après avoir pris quelque repos à Belrain, le 26<sup>e</sup> refait en deux étapes tout le terrain disputé pied à pied pendant cette dernière quinzaine et le voici toujours tenant bon aux avant-postes au nord de Verdun dans le bois de Baty, puis dans la forêt de Spincourt, d'où il repousse une forte reconnaissance ennemie. Le 21 septembre, il se dirige sur Troyon, se bat à Lacroix-sur-Meuse le 22 et occupe Lamorville le soir même. Quoique isolé et presque encerclé, il se retranche dans le village sous un bombardement incessant. Il ne se replie sur Lacroix que par ordre, dans la nuit du 23 au 24, emmenant tous ses blessés, malgré l'étreinte boche très pressante.

Le capitaine Pierrat gagne la citation suivante :

« Aux combats du 6 et du 10 septembre, a, par son énergie, maintenu sa compagnie arrière-garde du bataillon. Vivement pressé par l'ennemi dans le combat de nuit du 23 septembre, bien que sa compagnie fut complètement entourée par des forces supérieures en nombre, a pu arrêter l'ennemi, grâce à ses dispositions et a permis ainsi au bataillon de remplir sa mission. »

Le 26, le bataillon repousse l'ennemi devant Seuzey ; le 27, le commandant Servagnat est « blessé grièvement à la tête de son bataillon alors qu'il prenait des dispositions d'attaque, a continué sur le brancard où il était étendu, perdant beaucoup de sang, à donner ses ordres avec un beau sang-froid, jusqu'au moment où il dut être emporté sur l'initiative de son médecin ».

A partir du 29, les Chasseurs commencent à creuser leurs premières tranchées profondes.

---

## CHAPITRE II

### EN SECTEUR

Vaincus à la Marne, en désespoir de cause, les Allemands s'enfoncent en terre pour essayer de rester en France. Nos premières attaques ne prouvent que trop qu'ils tiennent solidement et qu'il faut de grands moyens pour les chasser ; mais, avant, il faut se reposer et souffler. Il faut refaire matériel et personnel, usés et fatigués par les premiers mois de campagne ; et c'est la guerre de tranchées qui commence.

Calme dans les périodes d'attente, elle devient particulièrement agitée et tragique dans les zones d'attaques et lors des grandes tentatives de percée.

La percée, ce mot magique doit rester pendant trois ans le but de tous les efforts, car le Français se résigne mal à vivre en terre. Son rêve est de sortir de la zone fortifiée et de tenir l'ennemi en rase campagne, de le battre comme à la Marne, de le poursuivre enfin et de lui faire demander grâce.

Au début, c'est une période de calme pour le 26<sup>e</sup>, mais calme n'égale pas repos. Le 24 novembre, le bataillon prend possession, au bois de Baugny

et au bois Bouchot, d'un secteur à peine ébauché et placé dans une position fort désavantageuse : nos lignes sont en fer à cheval très allongé, et reçoivent des projectiles sur trois faces. La mission est de conserver à tout prix la position.

Sous les ordres du capitaine Pirerrat, homme plus qu'énergique, dur pour lui et pour les autres, le bataillon mène une vie de labeur, partageant le temps entre le travail et la garde du front.

L'ennemi est là déjà enterré, il faut donc faire des trous pour s'abriter, les réunir entre eux pour circuler, on obtient ainsi une tranchée, puis, pour y accéder en plein jour sans être vu, il faut des boyaux.

Plus tard, des perfectionnements sont apportés, on se préserve de la pluie d'abord avec du carton bitumé ou des toiles de tente, des éclats d'obus ensuite, avec des rondins et un peu de terre, puis des obus eux-mêmes en s'enfonçant sous terre. Pour augmenter la sécurité on amoncelle des obstacles, réseaux de fil de fer et chevaux de frise, devant la première ligne. On crée une deuxième ligne, au cas où la première serait enfoncée, et ainsi s'organise une position. Mais le travail n'est jamais terminé, car tous les jours les talus s'éboulent sous la pluie et les obus, les boyaux et tranchées sont envahis par la boue, les abris eux-mêmes ne sont jamais à l'épreuve, car plus on les fait profonds, plus l'artillerie augmente ses calibres.

Pendant l'hiver et le printemps 1915, le bataillon

creuse ainsi plus de trois kilomètres de tranchées et boyaux, il abat plus de 3.000 arbres pour faire des rondins ou des piquets, il construit plus de deux kilomètres de fil de fer et de chevaux de frise. Entre temps, comme distraction, il faut se battre.

Les 27 et 28 janvier, pour reprendre un boyau dont l'ennemi vient de s'emparer, il faut cinq ou six contre-attaques.

Au mois de février, c'est la guerre de mines qui commence. Au mois de mars, c'est le secteur de gauche qui est enfoncé et qu'il faut rétablir. Le tout entraîne journellement des bombardements réciproques et des pertes.

Relevé au mois de juin, le bataillon passe sous les ordres du commandant Laurent et entre dans la composition de la 7<sup>e</sup> brigade de Chasseurs, chargée d'attaquer les lignes ennemies aux Eparges.

Le 4 juillet au soir, il monte relever au ravin de Sonvaux le 19<sup>e</sup> B. C. P. qui vient d'attaquer.

Secteur bouleversé, les tranchées et boyaux ne se reconnaissent plus. Partout des trous d'obus, des excavations de mines, donnent au terrain, la nuit, l'aspect d'un paysage lunaire.

Les chasseurs montent doucement, sans bruit, car l'ennemi est proche. Une fusée éclairante projette brusquement une clarté qui éblouit ; tout le monde se couche. Gêné par quelques troncs d'arbre, un chasseur hésite. L'ennemi l'aperçoit, quelques coups de feu partent, suivis bientôt d'autres et la fusillade se généralise. Des deux côtés, dans les

tranchées de première ligne, tout le monde est aux parapets et tire. Sur quoi ? nul ne le sait. Rien à faire, qu'à attendre aplati par terre, tandis que les balles claquent et sifflent au-dessus des têtes, hâchent les quelques troncs d'arbre qui émergent encore du sol ou ricochent dessus. Heureux si les artilleurs n'entrent pas dans la fête.

Tandis qu'au loin la fusillade se propage comme une fumée emportée par le vent, progressivement le calme renaît, encore quelques fusées éclairantes, quelques coups de fusil et la nuit redevient noire et silencieuse. Sans ordres, tout le monde se lève, et la marche continue. En tâtonnant dans l'obscurité on trouve ceux qui attendent la relève : « Chut ! pas si fort, l'ennemi est là tout près, de jour il voit tout, impossible de lever la tête, presque tous les créneaux sont repérés, leur artillerie tire presque tout le temps, ça va encore chauffer. » Et tandis que les nouveaux arrivés posent leurs sacs et préparent leurs armes, les chasseurs du 19<sup>e</sup>, un à un, silencieux, s'en vont et disparaissent dans la nuit. Aussitôt le travail commence : les créneaux sont réparés, des abris creusés, les tranchées approfondies ; les corvées apportent des sacs à terre, des grenades, des cartouches, des outils. Mais à chaque instant les piocheurs s'arrêtent, il faut d'abord ôter du fond de la tranchée tous les cadavres qui s'y trouvent, amis ou ennemis : les brancardiers ne suffisent plus à la tâche.

Le 5 juillet au soir, l'ennemi déclanche un violent



bombardement d'obus et de torpilles. Les Chasseurs s'abritent comme ils peuvent, heureux ceux qui trouvent une place sous terre, les autres se couchent au fond de la tranchée, sauf les guetteurs qui veillent toujours. Les obus sifflent et éclatent partout défonçant le sol, éboulant les parapets ; c'est la 2<sup>e</sup> compagnie, au polygone, qui encaisse le plus.

Au milieu d'une section, brusquement une explosion surprend tout le monde, trois chasseurs restent étendus, tandis que les autres tout autour se déplacent comme pour s'assurer qu'ils ne sont pas touchés, les uns d'ailleurs sont blessés et s'en vont, se tenant un bras ou la tête ou sautillant sur une jambe, les autres cherchent, en une place plus tranquille. Mais où aller ? les obus tombent partout. Des blessés gémissent et aussitôt la rumeur circule : « Faites passer ! les brancardiers à la deuxième section ! » Une autre explosion couvre de terre toute la section, décidément c'est un mauvais coin. « Au secours, crie quelqu'un ; l'abri est effondré, il y en a cinq ou six dessous. » Sans se soucier du danger, tout le monde arrive ; pelles et pioches travaillent si bien, malgré les obus qui pleuvent tout autour, que bientôt l'entrée commence à être débouchée ; une main passe ; allons, du courage, le bras est dégagé, puis la tête et, un à un, étourdis ou évanouis, les camarades sont sortis de terre. Mais parfois les projectiles, sans souci des règles de la dispersion s'acharnent à tomber à la même place ; bientôt alors, moins heu-

reux, les sauveteurs gisent, frappés eux-mêmes, tandis qu'au-dessous d'eux, petit à petit, les autres meurent et deviennent, si personne ne subsiste autour pour conter la chose, des disparus de la grande guerre.

Vers 21 heures, brusquement, les obus semblent siffler plus haut. « Aux armes », crie un guetteur. Tout ce qui vit encore bondit au parapet, fusil ou grenade en main ; les boches sont là, ils avancent, on entend le bruit qu'ils font, au milieu des broussailles, de fils de fer et d'arbres qui séparent les tranchées. Les fusées partent, les unes rouges pour demander le barrage, les autres éclairent les tirailleurs ennemis qui bondissent, sur ce terrain chaotique, disparaissent dans les trous d'obus, pour reparaître bientôt cherchant à traverser le plus rapidement possible l'espace qui les sépare de notre tranchée. Mais, progressivement, leur nombre diminue, car nos balles font des ravages. Tandis que, derrière eux, les explosions rageuses des 75 les isolent de leurs camarades, les derniers hésitent, puis disparaissent, tués, blessés ou trop effrayés pour continuer la marche ; ceux-ci attendent le calme dans quelque trou pour rentrer dans leurs lignes ; l'attaque est repoussée. Pour se venger, l'artillerie ennemie recommence le pilonnage.

Le lendemain, malgré les fatigues, les angoisses, les pertes, le manque de sommeil, deux compagnies attaquent et enlèvent l'enclave ; 150 mètres de tranchée et deux postes d'écoute. — Pas de com-

munication avec l'arrière, sinon le « bled », et c'est la mort : qu'importe, on attendra la nuit pour construire un boyau de liaison, ravitailler les compagnies d'assaut et ramener les blessés. Entre temps, rien ne peut déloger les chasseurs, ni le bombardement terrible, ni les attaques violentes, répétées, désespérées de l'ennemi.

*Combats des Eparges* : combats héroïques, combats légendaires. Le 26<sup>e</sup> bataillon de chasseurs est associé à votre gloire par les citations suivantes :

2<sup>e</sup> compagnie du 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied :

*« Investie sur trois côtés au cours des 5, 6 et 7 juillet dans un petit ouvrage, dont le centre était soumis au tir des grosses torpilles, a maintenu énergiquement ses positions, malgré la perte de la moitié de son effectif. »*

5<sup>e</sup> compagnie du 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied :

*« Au cours des combats des 5, 6 et 7 juillet, s'est maintenu énergiquement dans une tranchée sur laquelle était concentrée le tir d'une formidable artillerie ennemie. A perdu la moitié de son effectif. »*

Adjudant Fouillard :

*« Au cours d'une violente attaque ennemie, une*

*explosion ayant isolé une partie de sa compagnie, a pris le commandement de cette fraction et a défendu héroïquement sa position dans des circonstances exceptionnellement difficiles. A contribué ainsi au succès obtenu le lendemain. »*

---

## CHAPITRE III

### OFFENSIVE DE CHAMPAGNE 1915

Après un long repos à Chaumont-sur-Aire et une période d'étapes pour se rendre en Champagne, rattaché à la 127<sup>e</sup> D. I. le 24 septembre, le bataillon est au bivouac au camp de la Noblette, tandis que le canon gronde depuis trois jours.

A 19 heures, il quitte le camp, traverse La Cheppe, Bussy-le-Château, Suippes... Les routes, malgré toutes les pistes à travers champs, sont encombrées de convois d'artillerie.

L'atmosphère de cette nuit d'orage est lourde et chaude. Au couchant, l'horizon est rouge, du côté des premières lignes, les lueurs d'artillerie sillonnent un fond de nuages particulièrement sombre. Soirée grandiose et énervante... Il semble que dans l'air aussi règne l'angoisse qui précède les grands événements. La partie en vaut la peine : demain, il s'agit de mettre les Boches hors de France. Le 6<sup>e</sup> corps doit exploiter le succès et poursuivre. D'aucuns se voient déjà à la frontière. La volonté de vaincre est portée à son paroxysme. Le 25 au matin il pleut, c'est la mode pour les offensives

françaises. Tandis que le canon gronde partout, après une marche prudente dans les bois de pins, où déjà les attelages sortent les batteries de leurs casemates, après des tours et des détours dans les tranchées et boyaux, le bataillon débouche en terrain découvert. De la crête à l'est de Souain, un champ de bataille magnifique se découvre ; à droite, à la lisière des bois, les tirailleurs progressent ; en face, les coloniaux de la division Marchand gravissent les pentes des hauteurs de Navarin, tandis que derrière, l'artillerie de campagne galope et se met en batterie en plein champ. Enfin, au milieu du terrain dévasté, des colonnes de prisonniers hâvres et défaits reviennent. Tous ces vaincus semblent n'avoir qu'un désir : sortir de la zone du canon.

Le rêve est donc réalisé, c'est donc la percée, le frisson de la victoire passe dans la poitrine ; et qu'importent les quelques mitrailleuses non réduites, les obus qui tombent un peu partout, sur la route de Souain surtout ; les chevaux s'abattent, les hommes restent étendus blessés ou tués. En avant quand même, la marche continue.

Malheureusement, il pleut toujours, l'artillerie est gênée. Le 26, au matin, le bataillon attaque par surprise la ferme Navarin et le bois P. 15 et P. 16. L'élan de tous est superbe, il ne l'est que trop car, il y a trop de mitrailleuses ennemies aussi ; jamais les chasseurs n'ont traversé une telle nappe de fer, les balles frappent le sol partout, elles tombent

aussi nombreuses que des grêlons, il semble impossible de poser le pied par terre sans en recevoir. Tant pis, c'est peut-être la dernière résistance, il faut la vaincre coûte que coûte... coûte que coûte, oui, mais c'est impossible. Des unités sont réduites à 7 ou 8 hommes, les autres plus que décimées ne peuvent atteindre leurs objectifs. Le lendemain, toute la division reprend l'attaque sans plus de succès. Le commandant Laurent est mortellement atteint. Le Père Raymond Brault, aumônier du bataillon, se précipite à son secours, mais il tombe lui-même.

On improvise un brancard et les chasseurs, exténués de fatigue et de faim, couverts de boue, exposés à chaque instant à la mort, oublient un instant leurs propres souffrances, saluent leur chef aimé et vénéré et pleurent en le voyant couvert de sang et frappé sans recours. Ils suivent des yeux les brancardiers qui l'emportent... avec lui s'en va leur rêve de la veille... il ne s'agit plus de poursuite.

Il serait trop long de citer tous les actes de courage de ces deux jours, il faudrait prendre la liste complète des officiers et chasseurs. Qu'il suffise de mentionner la citation de la 6<sup>e</sup> compagnie, elle s'applique à toutes les unités du bataillon :

*« Pendant deux ans de guerre, s'est toujours hautement distingué dans toutes les affaires où le bataillon a été engagé et en particulier du 25 septembre au 2 octobre 1915. Sous le commandement d'un chef*

*admirable, le capitaine Chenot a mené un difficile combat offensif et tenu cinq jours dans les conditions les plus dures, perdant la moitié de son effectif. »*

22 officiers et 850 chasseurs manquent à l'appel. Les autres, ce soir du 27 septembre, couchent encore sur le champ de bataille. Grelottants sous la pluie, dans cette première nuit fraîche d'automne, ils dorment d'un sommeil agité, mais ce n'est pas un rêve de gloire qui hante leur imagination déçue : ils entrevoient l'existence qui les attend : la vie croupissante dans les tranchées, sous la pluie, les relèves dans des boyaux de cinq ou six kilomètres pleins de boue, l'engourdissement produit par le froid, la neige peut-être, les vêtements raidis par l'eau, les chaussures durcies par la boue, les corvées de soupe et de matériel, la nuit sous les obus par des boyaux où on se tord les pieds, les travaux de jour et de nuit, la construction de réseaux de fil de fer devant les premières lignes sous les balles, les veilles angoissantes aux petits postes, les patrouilles, la ration journalière d'obus à recevoir, avec la crainte de la voir s'augmenter, — signe d'attaque, — les bombardements terribles qui précèdent un choc, l'assaut à subir ou à donner avec tous ses aléas, les contre-attaques et, qui sait peut-être, l'impression d'être miné, enfin le sol qui craque, puis après c'est le néant ou la souffrance...

A la fin d'un court repos arrive le capitaine Guizard qui, pendant deux ans, devait conduire le 26<sup>e</sup> sur les champs de bataille de Verdun, de la



Somme et de l'Aisne. Chef remarquable, qui, en toutes circonstances, sut montrer l'exemple du plus beau courage, et dans les moments critiques, fit l'admiration de tous par son énergie, son calme et son sang-froid.

A la fin de mai 1916, le bataillon est encore dans le même secteur et tout ce rêve, progressivement, est devenu réalité. Sauf le mois de mars passé au repos, les chasseurs ont eu tous les 28 jours, en principe, 7 jours de repos, passés pratiquement au travail. Qu'il leur revienne au moins leur part de gloire comme à tous ceux qui ont travaillé en Champagne et qui ont permis la merveilleuse résistance de la 4<sup>e</sup> armée, au mois de juillet 1918.

Le bataillon subit en outre le 27 février et le 27 mai deux grosses attaques, reçut deux fois des nappes de gaz, sans compter les incessants bombardements, les patrouilles et les coups de main journaliers. Comme toujours, devant le travail et le danger, il manifeste les mêmes qualités de sacrifice, de dévouement, d'ardeur et d'abnégation. Qu'on en juge par les citations suivantes :

1<sup>re</sup> compagnie du 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied :

*« Sous l'impulsion énergique de son chef, le capitaine Metz contre-attaque vigoureusement l'ennemi, le 27 février 1916, et l'a repoussé d'un ouvrage où il avait pénétré, a organisé des barrages et résisté pen-*

*dant cinq jours dans des conditions rendues très difficiles par un violent bombardement. »*

3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> section de la 5<sup>e</sup> compagnie du 26<sup>e</sup> B. C. P. :

*« Le 27 mai 1916, sous la conduite énergique de leurs chefs, l'aspirant Madelin et le sergent Marie, ont prononcé une franche contre-attaque et d'un seul élan ont repris pied dans une tranchée où l'ennemi avait pénétré. »*

Lieutenant Landais, nommé chevalier de la Légion d'honneur :

*« Officier de la plus haute valeur, qui a donné maintes preuves du plus intrépide courage. Le 27 février 1916, à la tête de sa section, donnant l'exemple et faisant le coup de feu, a tenu bon dans un ouvrage que l'ennemi menaçait sérieusement et, par la résistance acharnée qu'il a organisée et conduite, a arrêté la progression ennemie. »*

Ce héros, dont la bravoure était légendaire, trouva la mort en conduisant lui-même une contre-attaque. Il eut la joie, avant de mourir, de voir l'ennemi refoulé dans ses tranchées.

*« Prêtre, devenu soldat par la guerre, officier par sa valeur et son courage. Déjà cité à l'ordre de la Division, à l'ordre de l'Armée, et fait chevalier de la Légion d'honneur pour ses beaux faits d'armes.*

*Le 27 mai 1916, est tombé glorieusement en défendant avec un héroïsme qui a assuré le succès, sa tranchée envahie par l'ennemi. »*

Chasseur Obé :

*« Agent de liaison, le 27 et le 28 février, a assuré son service malgré le très violent bombardement et malgré qu'il ait vu tomber successivement 5 ou 6 de ses camarades. »*

Chasseur Vandelle, de la C. M. I. :

*« Le 27 février 1916, a fait preuve d'un sang-froid remarquable en se précipitant pour retirer une mitrailleuse renversée et enfouie par l'explosion d'une torpille et en la remettant rapidement en batterie malgré un violent bombardement. »*

Aspirant Schmitter :

*« Cœur ardent, militaire dans l'âme, excellent chef de section à 18 ans. Toujours sur la brèche, demandant à prendre part aux missions les plus périlleuses, a arraché, par son calme et sa fermeté, l'admiration de ses chasseurs, alors que sa fraction se trouvait soumise à un bombardement intense. A trouvé une mort glorieuse à son poste de combat dans la tranchée de première ligne. »*

Chasseur Perrault :

*« Chasseur modèle, plein d'entrain et de courage, a demandé à participer d'une façon permanente au*

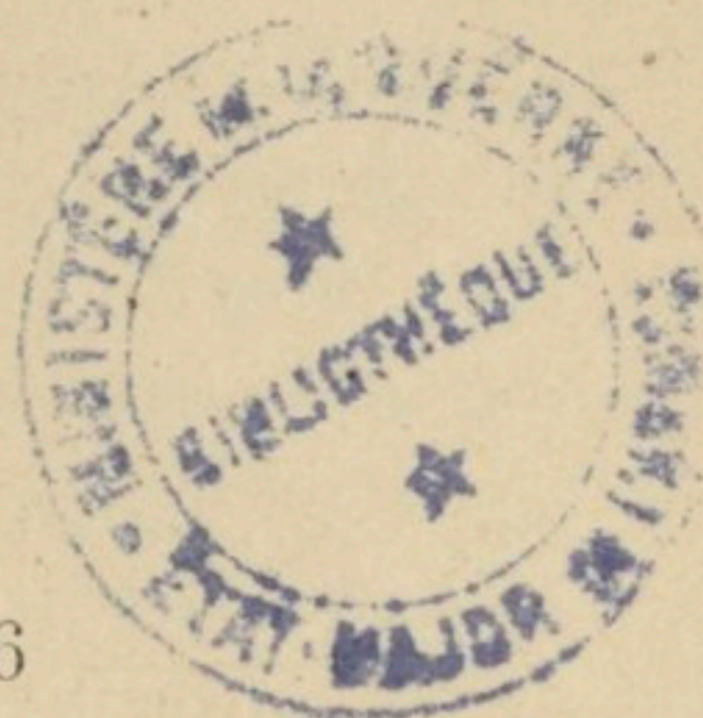
*service de guetteur dans un poste avancé. Grièvement blessé à la tête pendant qu'il surveillait l'ennemi, a donné le plus bel exemple de sacrifice en criant à plusieurs reprises : « Vive la France, oui, vive la France. »*

Tous, d'ailleurs, officiers et chasseurs, n'ont qu'à suivre l'exemple de leur chef, profondément aimé, admiré et estimé, le commandant Guizard, qui :  
« *Le 27 mai 1916, l'ennemi ayant prononcé une vive attaque sur le secteur tenu par son bataillon, a pris le commandement des sections de réserve à proximité de lui et a réussi, grâce à son sang-froid et à son énergie, à chasser l'ennemi des tranchées qu'il avait envahi et à les réoccuper solidement.* »

---

## CHAPITRE IV

VERDUN, JUIN 1916



La 127<sup>e</sup> division quitte définitivement la Champagne le 4 juin 1916 ; elle est dirigée sur un point du front où, depuis trois mois, une immense bataille est engagée : Verdun !

D'Haudainville, où déjà les obus sont venus cueillir des victimes dans ses rangs, le 23 juin, à midi, le bataillon part, et lentement s'achemine vers la bataille, sous un soleil de plomb...

Voici les casernes de Verdun... les quatre cheminées... et maintenant à Dieu vat ! il est rentré dans la fournaise... la colonne s'écoule dans l'immense tranchée d'une voie ferrée... elle arrive au tunnel de Tavannes !

L'entrée est un démoniaque et formidable creuset, où bouillonnent les fumées, d'où fulgurent des éclairs, où roulent des tonnerres, où s'écrasent et se brisent des blocs d'acier, car, jour et nuit, l'artillerie ennemie s'y dépense sans compter... des morts, de pauvres morts tombent sans répit...

Trois compagnies s'engouffrent dans le tunnel... là règne un calme sépulcral... quelques ampoules

électriques trouent de pâles halos, la nuit opaque du souterrain. Dans le silence profond où planent les fièvres du combat, les espérances et les angoisses d'une multitude qui se tait et attend... Sans arrêt et sans heurt, passent comme des spectres les blessés inertes et stoïques sur leur brancard, des territoriaux l'épaule chargée du sac de grenades ou du sac de cartouches, le front lourd de pensées, les agents de liaison, alertes et vifs qui ne reviendront pas, tandis que retentissent, sourds et profonds à chaque entrée, les formidables coups des béliers que Krupp a forgés.

Branle-bas de combat... « on monte »... dehors le jour éblouit et le fracas des obus assomme... l'interminable colonne suit par un sous bois un boyau comblé de morts et d'éboulis... La nuit tombe... alors s'étend la plaine... une plaine chaotique semblable à une mer déchaînée qui se serait brusquement pétrifiée, mais troublée encore par de formidables convulsions qui y font jaillir des geysers de feu...

A travers ce désert lunaire, on avance, on avance en trébuchant, il pleut des obus partout... devant, le feu d'artifice des fusées indique le but et attire et on avance vite, le plus vite possible, car on a hâte d'arriver pour subir, immobile et terré, cet infernal orage, au lieu de s'y débattre, exténué, mais héroïquement tenace.

Les balles sifflent... quelques trous d'obus plus allongés que les autres... c'est la tranchée... le

bataillon est arrivé au bois Fumin... quelques tronçons de troncs d'arbres calcinés jonchent le sol ulcéré de cette plaine bouleversée.

Le jour bientôt se lève... devant la tranchée, c'est le vide d'un ravin ; à l'est, la muraille échan-crée du fort de Vaux se profile très bas sur l'ho-rizon ; à l'ouest, les pentes de Douaumont, désertiques et mouchetées de fumées, s'épandent jusqu'à nous ; derrière, Souville, enfumé, empoisonné, nous regarde et semble veiller sur nous.

Pendant cinq jours le bataillon reste là, isolé du reste du monde et du ciel même par la nappe d'acier qui circule en tout sens au-dessus de sa tête ; il veille prêt à se sacrifier jusqu'au bout, sa consigne est simple : « On ne passe pas. »

La mort seule vient le visiter, trop souvent, hélas ! suivie aussi de la souffrance. Bientôt se fait sentir la soif, torture horrible, décuplée par la chaleur et l'angoisse. Les chasseurs la supportent d'abord en silence. A la fin c'en est trop, il vaut mieux mourir et des volontaires partent chercher de l'eau. La moitié à peine reviennent douze heures après, les autres jonchent la plaine, victimes de leur dévouement.

Le 29 au soir, c'est la relève. Il est aussi terrible de descendre de cette fournaise que d'y monter, mais ce mot de relève produit toujours un effet magique sur les esprits fatigués et épuisés. Le bataillon s'en va avec le regret de ne pas avoir eu la chance de massacrer une vague d'assaut ennemie.

Cinq jours après, le 3 juillet, il faut remonter à la batterie de l'Hôpital et à la batterie de Damloup, et les mêmes scènes recommencent.

Chaque fois, au cours de ces va-et-vient, nombreux sont ceux qui tombent.

Quoi de plus horrible pour un blessé que de se voir perdu dans ce désert. Tout autour de lui n'est que désolation et destruction. Si quelque forme humaine l'entoure, elle est inanimée ou gémissante comme lui.

Il faut tout l'héroïsme du médecin auxiliaire Rapin pour partir chaque nuit avec ses brancardiers chercher, relever et emporter les blessés qui gisent un peu partout. Le sergent infirmier Dondeyne, aumônier du bataillon, donne l'exemple à tous, il finit par tomber victime de son dévouement.

Combien d'autres sont tombés, humbles héros perdus dans le rang, qui se sacrifient sans espérer la gloire simplement par devoir, par atavisme guerrier, par fierté de race : « L'ennemi veut Verdun ! il ne l'aura pas ! il ne l'a pas eu ! »

Au monde émerveillé par tant de courage et d'abnégation, il faut faire connaître quelques citations d'officiers et de troupiers de France.

C'est le lieutenant Edouard Champion, engagé volontaire, cité pour la deuxième fois, en un mois : « *A donné à ses hommes l'exemple de la plus grande énergie en tenant courageusement son poste, malgré son état de santé précaire, dans les circonstances les*



*plus dures et sous les feux les plus violents du 23 au 29 juin 1916. N'a consenti à se laisser évacuer que sur l'ordre de son chef de bataillon. »*

C'est le caporal Monnin : « *Gradé d'une bravoure exceptionnelle, qui est blessé mortellement le 6 juillet 1916 par un éclat d'obus au moment où il encourage ses chasseurs sous un bombardement violent. »*

C'est le chasseur Guignard : « *Qui, blessé une première fois peu de jours avant, refuse de se laisser évacuer et qui, le 5 et le 6 juillet, assure la liaison dans un secteur très dangereux, jusqu'à ce qu'une seconde blessure l'oblige à quitter sa compagnie. »*

C'est le chasseur Solnon : « *Très bon chasseur, d'un courage merveilleux, toujours souriant dans les périodes les plus critiques qui, le 28 juin, blessé par des éclats d'obus à la main droite, ne consent que sur l'ordre de son chef de section à quitter la tranchée et à se rendre au poste de secours. »*

Relevé le 8 juillet, le bataillon est de nouveau alerté le 12 et rassemblé vers le champ de tir, prêt à contre-attaquer, mais tout s'arrange en ligne probablement, car il quitte définitivement la région le 15, sans avoir eu à intervenir de nouveau.

---

## CHAPITRE V

### DANS LA BOUE

Le 20 juillet, le 26<sup>e</sup> est en ligne devant Soissons, secteur calme, où il se repose, il y reste jusqu'au 10 août et, après une période d'instruction dans la région de Fismes, il se dirige de nouveau vers le canon.

Il vient donner son coup d'épaule, il apporte sa part d'efforts et de sacrifices au grand travail de la libération du territoire dans la Somme. Mais il arrive trop tard pour prendre part aux belles attaques du début, où, supérieur en nombre, on avance contre l'ennemi surpris, on fait des prisonniers, on récolte de la gloire.

Il y a plus d'un mois que la bataille est engagée, l'Allemand s'est ressaisi ; il bombarde presque autant qu'à Verdun ; il est en alerte, il dispose d'un grand nombre de mitrailleuses, il est encore dans sa zone fortifiée. S'il faut attaquer, ce sera donc comme aux Eparges ou en Champagne et, par-dessus tout, pour comble d'infortune, il y a la boue. La boue, ce cinquième élément, qui ne conserve aucune des propriétés des corps qui le forment,

car l'eau rafraîchit et lave tandis que la boue salit et la terre supporte au moins les corps, tandis que la boue les happe et les engloutit.

Après cinq jours de stationnement en réserve dans la carrière Tatoy, le bataillon est engagé le 27 à l'est de Bouchavesnes. Il relève, après attaque, à la ferme Bois-Labé, des éléments de la 253<sup>e</sup> brigade. Il mène jusqu'au 30 une vie qu'il connaît bien, celle des secteurs agités : alerte plusieurs fois par nuit, soit que l'ennemi attaque, soit qu'un corps voisin fasse lui-même une tentative. Le tout finit par des bombardements réciproques qui bouleversent encore ce pauvre terrain, déjà liquéfié par la pluie.

Relevé le 1<sup>er</sup> octobre, le bataillon bivouaque au moulin de Fargny. Il pleut, il pleut toujours. Les routes deviennent des ruisseaux pleines de fondrières où s'enlisent caissons et voitures, les champs eux-mêmes sont des cloaques où les chevaux enfoncent jusqu'au ventre.

A peine arrivé, le bataillon est précipitamment rassemblé. Pas encore bien réveillés, étourdis par la fatigue, les chasseurs se précipitent dans toutes sortes de tenue : il y a des capotes, des peaux de mouton, les uns sont en casque, d'autres en bonnet de police, mais l'épaisse couche de boue qui recouvre tout se charge de donner à ces différents vêtements une allure et une couleur qui tendent à l'uniformité.

C'est le Président de la République et le général

Joffre qui viennent passer le bataillon en revue. C'est plutôt une visite : celle de la France officielle à ses glorieux défenseurs.

Le bataillon va ensuite cantonner au camp C., ce mot de camp ne manque pas d'ironie, car tout le terrain à occuper est transformé en mare.

Le 5 octobre, le général Brissaut-Desmaillet vient lui annoncer qu'il va avoir l'honneur d'attaquer.

La 254<sup>e</sup> brigade est en effet mise à la disposition de la 12<sup>e</sup> division et, le 7 octobre, le 26<sup>e</sup>, en liaison avec le 19<sup>e</sup> B. C. P., se porte à l'assaut des organisations intactes de l'Épine de Malassise et de la tranchée de Detva.

L'ennemi a autant d'artillerie qu'à Verdun, autant de mitrailleuses qu'en Champagne. Malgré tout, le bataillon progresse. La 4<sup>e</sup> compagnie arrive au contact de la tranchée ennemie, mais les réseaux de fil de fer sont intacts, les Allemands la mitraillent à bout portant.

Le sous-lieutenant Péponnet se distingue, comme toujours, par sa bravoure.

Le sous-lieutenant Poirier, commandant la 1<sup>re</sup> Cie, parti le premier à l'attaque, tombe blessé grièvement.

Le sous-lieutenant Braillard, commandant la 2<sup>e</sup> compagnie, « conduit avec un ordre parfait et le plus beau courage sa compagnie à l'attaque », mais le feu ennemi est trop fort, il faut s'arrêter.

Les différents éléments d'attaque se tapissent où ils se trouvent, la liaison est très difficile à obtenir

et, pour parer à toute éventualité, le commandant Guizard engage la 5<sup>e</sup> compagnie ; le peloton du lieutenant Madelin réussit à établir la liaison entre la 2<sup>e</sup> compagnie et le 106<sup>e</sup> R. I. Le succès n'est pas toujours en rapport avec l'héroïsme dépensé ; la citation suivante de la 4<sup>e</sup> compagnie montre avec quel entrain le 26<sup>e</sup> cherche à remplir la mission difficile qui lui était confiée : « *Le 7 octobre 1916, sous la conduite énergique de son chef, le capitaine Remion, a prononcé une attaque dans un ordre parfait et avec un élan admirable. S'étant heurté à une tranchée ennemie fortement organisée, s'est maintenue sur le terrain conquis et en a assuré la conservation pendant deux jours, malgré de lourdes pertes, tous les gradés et chasseurs de la compagnie déployant une énergie et un sentiment du devoir au-dessus de tout éloge.* »

Le bataillon lui-même, pour son attaque héroïque, ne fut jugé digne que d'une citation à la brigade :

« *Devant attaquer des tranchées insuffisamment détruites, le 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs, sous le feu de mitrailleuses intactes, est sorti des tranchées avec un bel entrain et a donné un bel exemple de vigueur et de dévouement, sous la conduite de son chef, le commandant Guizard.* »

Relevé le 8 octobre, il est ramené le 20 dans un camp aux environs de Suzanne, où il stationne dans la boue toujours. Le 30 il relève, à l'est de Boucha-

vesnes, le 25<sup>e</sup> B. C. P., dans un secteur rendu très dur par les bombardements continuels et une pluie incessante.

Vers 16 heures, départ du camp de Suzanne ; sous les nuages bas, la nuit vient vite. Après avoir suivi la Somme, qui étale complaisamment ses marais, traversé Curlus anéanti, puis un vaste plateau lacéré de tranchées, la colonne débouche dans le ravin de Bouchavesnes.

La glaise, diluée par la pluie opiniâtre, y forme un énorme cloaque de boue qu'une multitude pétrit sans cesse.

Par la nuit noire, la colonne serpente au bas de la falaise nord-est du ravin, car les obus tombent drus.

Les chasseurs s'enlisent jusqu'à mi-cuisses, mais chacun courageusement s'efforce... le ravin quitté, le bataillon fait sa relève sur le plateau au nord de Bouchavesnes. Là, chaque homme se tapit dans la glaise molle et reste lourd et écrasé, sous sa carapace de boue.

La terre, comme une énorme pieuvre, prend tout, hommes et choses, et annihile impitoyablement tout effort...

Par une ironie cruelle, dans la Somme en 1916, c'est le sol de France lui-même qui s'oppose le plus aux efforts de ceux qui veulent le libérer.

Relevé le 11 novembre, le bataillon n'est pas encore au bout de ses peines, il remonte en ligne aux lisières ouest du bois de Saint-Pierre-Waast

du 1<sup>er</sup> au 10 décembre, date de sa relève par l'armée anglaise.

Ses fatigues extraordinaires, le mauvais temps continuel ne l'abattent pas, il déploie au contraire une grande activité, pour organiser le secteur, approfondir les tranchées, creuser des boyaux, entre temps, comme au bois de Baugny, il fait des patrouilles ; un coup de main tenté par le sous-lieutenant Mullier échoue sur un réseau électrifié.

A mentionner parmi les citations obtenues au cours de cette période celle du sous-lieutenant Polle.

*« Excellent officier, a déployé au feu les plus belles qualités de sang-froid et d'énergie. Du 26 au 30 septembre 1916, bien que malade, est resté à son poste en première ligne, encourageant ses hommes et exaltant leur courage sous des bombardements violents et des feux nourris de mitrailleuses. »*

Celles :

du chasseur Desgiraud :

*« Chasseur très brave et très dévoué, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Du 23 au 30 septembre 1916 est allé volontairement tous les soirs s'installer bien avant des premières lignes pour surveiller la tranchée ennemie et protéger le travail de ses camarades. »*

du sergent Grégoire :

*« A montré une grande activité et un mépris complet du danger en rétablissant une tranchée complètement bouleversée, sous un violent bombardement, pendant les journées des 28 et 29 septembre 1916. »*

de l'aumônier, l'abbé Ducorps, tué glorieusement :

*« Venu sur sa demande au bataillon comme aumônier, s'est prodigué avec un zèle admirable du 26 septembre au 8 octobre 1916 pour relever, soigner et consoler les blessés, sans souci des tirs violents d'artillerie et de mousquetterie qui battaient sans arrêt le secteur du bataillon. »*

du médecin aide-major Rapin :

*« A trouvé le 5 novembre 1916, dans une fin glorieuse, aux tranchées de première ligne, le couronnement d'une carrière exceptionnelle. Depuis le début de la campagne n'avait cessé de se consacrer à son rôle de médecin de champs de bataille, sans jamais compter avec sa peine, ni avec le danger, prodiguant sa science et son dévouement, multipliant les actes d'audacieuse bravoure. Cœur ardent, excellent médecin et vaillant soldat, faisait au milieu de braves figure de héros. »*



## CHAPITRE VI

### ATTAQUE DE L' AISNE, 1917

Le 2 janvier 1917, le 26<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs se rend dans la région de Dormans où il entre dans la formation de la 166<sup>e</sup> D. I.

Cette nouvelle division, à partir du mois de mars, est employée à l'organisation du secteur de l'Aisne entre Soupir et Moussy, occupe un certain temps les premières lignes et, pour l'attaque du 16 avril, se trouve être en seconde ligne dans le 6<sup>e</sup> corps.

A partir du 21 avril, le bataillon tient les tranchées nouvellement conquises du Chemin des Dames et exécute des travaux en vue d'une attaque prochaine.

Le 5 mai, jour de l'assaut qui doit nous donner le fameux plateau du Chemin des Dames, la mauvaise chance veut qu'il soit en réserve et il a la destinée habituelle dans ce cas.

Trois compagnies sont prêtées au 171<sup>e</sup> R. I. et prennent part à une attaque sur La Royère : la 1<sup>re</sup>, sous les ordres du capitaine Moraine, la 2<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> qui se distingue : « *Le 6 mai 1917, les 1<sup>re</sup> et 4<sup>e</sup> sections de la 5<sup>e</sup> compagnie, sous le commandement de*

*leurs chefs, le sous-lieutenant Mullier et l'adjutant-chef Pizel, se sont portées à l'attaque d'une position ennemie avec un élan admirable. Arrêtées par des tirs violents de fusils et de mitrailleuses, se sont organisées sur la position atteinte après avoir réalisé une avance sérieuse. »*

Les autres unités font des travaux ou transportent du matériel et des munitions pendant la nuit : rôle indispensable, mais combien ingrat, il faut circuler sous les barrages, il y a des pertes, des fatigues énormes et point de gloire, mais c'est pour la France... et le 26<sup>e</sup> peine et travaille. Après huit jours de repos à Rozières, alors que tout faisait croire à un retour vers l'arrière, le 20 mai il faut remonter en ligne relever les camarades de la 127<sup>e</sup> D. I. qui viennent d'être attaqués.

Une marche, par une chaleur lourde et étouffante d'une nuit d'orage, amène le 26<sup>e</sup> à Chassemy, d'où il monte le lendemain en première ligne, au Chemin des Dames.

Nos tranchées occupent le rebord nord du plateau, mais le fond du ravin de l'Ailette leur reste caché et l'ennemi y circule librement ; il tient en outre, en face, toutes les hauteurs de Monampueil.

Quelques boyaux insuffisamment profonds traversent le plateau ; ils ont le don, à la moindre pluie, de se remplir de boue où on s'enlise jusqu'aux épaules. L'ennemi voit tout et ne ménage pas ses projectiles. De jour il est presque impossible de circuler, on ne peut travailler que la nuit.

Le 27 mai, les Boches attaquent à l'aile gauche de la division. La 2<sup>e</sup> compagnie du bataillon est envoyée avec les Sénégalais pour reprendre le terrain perdu par le corps voisin, ce qui lui vaut la citation suivante :

*« Par deux fois en un mois détachée pour combattre avec d'autres corps, a maintenu de belle manière la réputation du bataillon ; du 5 au 8 mai 1917, en occupant en fin d'attaque une position très difficile qu'elle a conservée et organisée perdant le quart de son effectif ; du 25 au 31 mai, en constituant la réserve d'un régiment rudement attaqué, tenant sous un bombardement de la plus extrême violence, puis prononçant une contre-attaque hardie et perdant cette fois le tiers de son effectif. A mérité les plus chaleureux éloges des deux colonels qui l'ont eue sous leurs ordres. »*

Jusqu'au 3 juin la vie d'un secteur agité qui, après une attaque, cherche un régime d'équilibre, continue.

Matin et soir, les avions ennemis viennent faire leurs petites reconnaissances, souvent très près du sol. Le capitaine Didier, enragé mitrailleur, dispose la moitié de ses pièces contre eux et réussit à en descendre deux.

Pendant ce temps, l'humble chasseur, simple et héroïque, continue à travailler, à veiller, à faire des corvées, toujours prêt à se battre, avec toujours

présente près de lui la menace de mort, car les obus tombent un peu partout et font des victimes.

Quelques citations à titre d'exemple pour honorer cette existence simple du poilu de France, désormais légendaire :

Chasseur Fortin : « *Agent de liaison, a toujours fait preuve d'une bravoure, d'un entrain et d'un sang-froid remarquable, en particulier le 27 février 1916. Criblé d'éclats le 16 mai, dans un combat à la grenade, est revenu au front à peine guéri et a continué à être un modèle de sang-froid et de courage jusqu'au moment où il a été blessé à nouveau par un obus.* »

Chasseur Videcoq : « *Energique et courageux, volontaire pour toutes les missions périlleuses, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 mai 1917 a accompli avec beaucoup de bravoure une mission rendue difficile par les violents tirs de barrage.* »

Cantonné en juin dans la région de Soissons, le 26<sup>e</sup> est embarqué le 21 du même mois à destination de la Haute-Saône, où il reste trois semaines, au repos et à l'instruction à Corbenay.

A partir du 14 juillet, il occupe un secteur dans les Vosges, au Violu d'abord, puis à Sainte-Claire ; il y mène une existence laborieuse, piochant toujours ; mais, au début, le temps est beau, le pays est pittoresque et, malgré de nombreuses patrouilles, c'est presque un repos.

L'hiver vient ensuite, avec tout son cortège de petites souffrances. Le lieutenant Ducor fait un coup de main. Le lieutenant Madelin se distingue dans de nombreuses embuscades.

Le groupe franc, sous les ordres du lieutenant de Bernonville, fait de fréquentes patrouilles et reconnaissances.

Le 5 novembre, les Allemands essayent de faire un coup de main sur une section de la 3<sup>e</sup> compagnie ; ils échouent piteusement malgré une violente préparation d'artillerie.

Le général de Mitry, commandant le 6<sup>e</sup> corps, annote ainsi ce rapport sur le petit engagement :

*« Tentative déjouée grâce à la vigilance et à la rapide intervention de l'artillerie. J'adresse mes compliments aux exécutants chasseurs, mitrailleurs et artilleurs. »*

---

## CHAPITRE VII

### COMMENT S'ARRÊTE UNE OFFENSIVE

Dans la nuit du 8 au 9 janvier, le bataillon est relevé par le 19<sup>e</sup> B. C. P. ; il reste quelque temps à Saint-Dié. A partir du 25 il se dirige par étapes sur le camp de Villerxesel.

Il cantonne successivement à Bruyère, Lepanges, Chenimesnil, Remiremont, au Val d'Ajol, Corbenay, où la population, heureuse de le revoir, lui fait fête, Breuche, Mollans.

Le 8 février il arrive à destination à Cerre-les-Noroy et Valleroy-le-Bois.

Le beau temps sec et froid après plusieurs journées de neige, le plaisir de marcher après un long engourdissement dans les tranchées, la satisfaction de quitter un secteur dont la monotonie commençait à être fatigante, font régner la gaieté et la confiance. Le vague pressentiment des durs combats qui vont venir ajoutent une note de sereine gravité.

On parle déjà de la grande offensive de printemps que l'ennemi prépare, des fameuses divisions de choc allemandes et de loin, l'imagination aidant, on leur donne toutes les qualités.

On aura à leur tenir tête bientôt, on le sait. Aussi d'arrache-pied, l'instruction est reprise, sous l'énergique impulsion du commandant Gaugeat : Entraîneur d'hommes remarquable qui conduira le 26<sup>e</sup> jusqu'au bout, à la victoire. A peine arrivé, il a acquis la confiance du bataillon.

Le 15 mars, en repartant pour les Vosges en chemin de fer, le bataillon se donne l'impression d'être solide... Il ne va pas tarder d'ailleurs à le prouver.

Après une semaine de travaux dans la région de Saint-Dié, le 24 mars il se dirige sur La Houssière, puis sur la Chapelle où il s'embarque.

Les nouvelles de la grande offensive allemande devant Saint-Quentin commencent à circuler, vagues, troublantes, attristant les timides, renforçant la volonté des forts, heureux d'en finir avec cette énervante période d'attente.

Le voyage est mouvementé. Les trains doivent stopper 18 heures en pleine voie avant d'arriver à Châlons, où la ligne est coupée par les avions ennemis. Il passe de nuit au Bourget, en pleine alerte d'avions.

Sirènes, projecteurs, ronronnements des moteurs, canonnade, rien ne manque au tableau.

Le train s'éveille petit à petit, les portes des wagons s'ouvrent... Tout le monde à la cave, crie une voix gouailleuse et, dans le lointain, du côté de la grande ville, retentit, sourde et prolongée, l'explosion d'une bombe... puis une autre... Voilà bien la guerre dans toute son horreur, le règne de la

force brutale. Voilà pourquoi il faut tenir à tout prix, puis vaincre à tout prix...

Le train s'ébranle dans la direction de Creil, petit à petit il redevient silencieux et, dans les wagons refermés, les chasseurs veillent... Messieurs les aviateurs ennemis, vos bombes, ce soir-là, ont décuplé la volonté de vaincre chez ceux qui les premiers vont arriver derrière les Anglais au nord de Montdidier.

A Creil, on apprend que Montdidier est pris, qu'un certain nombre de trains précédents ont à peine eu le temps de débarquer et que, pour quelques-uns même, chevaux et matériel ont dû être laissés aux mains de l'ennemi... Charmante perspective, dit quelqu'un dans le wagon du commandant... le voyage continue dans l'obscurité silencieuse.

Le 28, à 22 heures, le premier train s'arrête. Malgré l'obscurité on devine une gare. Le capitaine d'Anselme va aux renseignements : on est à Gannes et c'est le terminus.

Sur la situation rien de très précis, sinon que la cavalerie allemande était hier à quatre kilomètres de la gare ; aujourd'hui, semble-t-il, la situation s'est améliorée...

Le train manœuvre. Le débarquement commence. Tout semble mort dans ce pays.

A l'extrémité d'un quai, quatre artilleurs remplissent leurs caissons... ils ne savent rien... perdus dans ce pays qu'ils n'ont jamais vu, éreintés de



fatigue, ils connaissent ce quai où il y a des munitions et leur emplacement de batterie quelque part par là... ils vont de l'un à l'autre, la moitié du temps guidés par leurs chevaux.

Les chasseurs montent en camion, la nuit est belle heureusement, le clair de lune est superbe.

Le convoi traverse des villages, dont les maisons sont ouvertes et paraissent abandonnées ; il est arrêté à maintes reprises par les patrouilles anglaises.

Des voitures dans les fossés, des cadavres de chevaux sur la route, des canons abandonnés un peu partout, donnent l'impression d'une débâcle ; ce qui surprend le plus, c'est le calme de cette campagne où pourtant on doit se battre.

A Esclainvillers, voulant s'assurer de la route, le capitaine d'Anselme essaie en vain de se faire comprendre d'un Anglais à moitié ivre qui ne sait que jurer après ses chevaux. Il entre dans une maison où brille une lumière : des femmes poussent des cris, puis se rassurent un peu en entendant parler français, mais, pour toute réponse, le capitaine ne peut obtenir que : « Est-ce qu'ils sont là ? est-ce qu'ils sont là ? »

A l'arrivée à Quiry-le-Sec, les mêmes scènes se reproduisent ; le maire est enfin trouvé et le bataillon s'installe.

Partout les habitants veillent tout habillés, prêts à se lancer sur les routes avec une petite voiture ou simplement un paquet, laissant derrière eux leur

ferme, leurs récoltes, leurs animaux, tous leurs biens... Dominés par la peur, ils ne se rendent pas compte du sacrifice qu'ils vont consentir... Le lendemain, à travers la France, tous étaient devenus de nouveaux réfugiés.

Le front français était à ce moment-là à peu près reformé le long de l'Avre et du ruisseau des Trois Doms. Le 29, au soir, le bataillon se porte à Aubvillers, en réserve de secteur.

Vers 20 h. 30, par une nuit obscure, à hauteur de la ferme Fourchon, le lieutenant Renault, envoyé au campement, annonce au commandant que les Allemands attaquent... qu'ils viennent de s'emparer de Bouillancourt et de Marest-Montiers et qu'ils progressent vers l'ouest.

La retraite de l'artillerie et de plusieurs fractions d'un régiment voisin confirme les dangers de la situation qui, dans l'obscurité, pouvait devenir rapidement tragique.

Avant tout il faut tenir, on se reconnaîtra après : « En tirailleurs face à droite, dit le commandant, qu'on se garde, qu'on fasse des tranchées et qu'on arrête tout le monde. » Le bataillon est ainsi engagé... Il est temps... à la lueur d'une meule de paille incendiée du côté de Malpart, l'ennemi apparaît à quelques 800 mètres.

Le lendemain 30 mars, au lever du jour, le bataillon se trouve échelonné le long de la route Grivesnes-Aubvillers, sur l'immense plateau de la ferme Fourchon. Les éléments de tranchée faits la

nuit lui permettent d'attendre l'ennemi avec confiance ; il a la liaison à droite et à gauche, un bon champ de tir, il tiendra.

Mais l'Allemand vient de faire 60 kilomètres à la poursuite des Anglais, il a « l'Offensive et presque la Victoire », du moins le croit-il. Il a surtout une supériorité numérique écrasante et il veut en finir. A 6 heures il attaque et s'empare de Braches et d'Hargicourt. Comme le dit son communiqué : « Les tentatives de résistance françaises s'effondrent devant l'élan irrésistible des troupes d'assaut de von Hutier.

Attendez, monsieur le Général, vous trouverez votre maître. Le 26<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs est là, on ne passe plus.

Deux corps à sa gauche se replient... qu'importe... il prend tout à son compte plus de trois kilomètres de front.

Le commandant Gaugeat se porte devant Aubvillers, organise la résistance, engage deux compagnies de renfort dans le secteur du régiment de gauche, se reconstitue une réserve avec la 2<sup>e</sup> compagnie assez éprouvée déjà : prêtée au corps voisin et presque complètement entourée par l'ennemi, sous l'énergique commandement du sous-lieutenant Puig, elle vient de se dégager après un violent combat.

Mais le front est trop grand, le capitaine d'Anselme et le lieutenant Renaut arrêtent devant le village tout ce qu'ils peuvent ramasser : des cui-

rassiers qui s'en allaient en arrière après relève, des hommes du 294<sup>e</sup> R. I. qui se repliaient, des territoriaux qui suivaient le mouvement.

La ligne est ainsi à peu près rétablie et, devant l'intensité de nos feux, l'ennemi s'arrête, il est 10 heures.

Un peu de repos... les uns dorment, d'autres mangent, d'autres nettoient leurs armes ou préparent leurs cartouches. Les caissons du bataillon viennent au galop verser leur contenu jusqu'en première ligne.

Vers 10 h. 30 l'ennemi veut reprendre son mouvement, mais ses éléments avancés restent cloués par nos mitrailleuses et nos F. M. Soutenues alors par une très violente fusillade et un bombardement très serré, ses réserves s'approchent.

Sur le plateau c'est un moutonnement continu de tirailleurs ennemis qui se lèvent, courent et disparaissent, il est difficile de les saisir avec le fusil... malheureusement l'artillerie française n'a pas assez de munitions pour faire danser tout ce monde.

Vers 13 heures le bombardement redouble d'intensité ; il est bientôt suivi d'une attaque générale. Les Allemands veulent enlever le village d'Aubvillers... Décimés, ils échouent sur tout le front du bataillon. Malheureusement le barrage français n'est pas assez long. Les éléments des différents corps, ralliés à grand peine le matin, sont pris de panique à cause de quelques coups courts et refluent en

désordre, créant un trou de 400 mètres aux lisières sud du village à l'endroit où l'attaque est des plus pressantes.

L'ennemi s'infiltré dans le village. La 2<sup>e</sup> compagnie, seule réserve, est lancée à la contre-attaque. Quelques éléments de la 5<sup>e</sup> avec les aspirants de Grammont et Doucet se joignent à elle. Mais la lutte est trop disproportionnée.

D'un côté les réserves affluent ; de l'autre, derrière nous, personne.

Nous sommes une faible chaîne opposée à une série de marteaux qui frappent de plus en plus fort... il vaut mieux fléchir un peu que de se laisser rompre et le commandant Gaugeat reporte la défense à hauteur de la ferme Fourchon.

La vigueur de la contre-attaque a été suffisante pour permettre le décrochage des deux compagnies de gauche, non d'ailleurs sans un violent combat de la 4<sup>e</sup> compagnie mené par le lieutenant Laloux qui fut blessé de quatre balles. Quelques volontaires se sacrifient pour tenir sur place jusqu'à la mort : à leur tête le sous-lieutenant Husson, qui, atteint de plusieurs blessures se soulève encore de terre et à bout portant tire avec son revolver sur les Boches qui l'achèvent.

Les Allemands essaient de déboucher d'Aubvillers ; à trois reprises ils sont fauchés par les mitrailleuses de la 1<sup>re</sup> C. M. Ils amènent près du village une batterie qui tire à 1.000 mètres... le 26<sup>e</sup> tient toujours.

Mais, vers 18 heures, dans le secteur du régiment de gauche, ils s'emparent de Sauvillers et s'infiltrèrent dans le bois des Arachies.

Toute la gauche du bataillon est ainsi prise à revers sur une pente qui fait face à l'ennemi.

Par échelon, faisant toujours tête, le 26<sup>e</sup> gagne alors les bords du plateau au nord-ouest de Grivesnes et, sur ce front plus réduit, il tient définitivement tête à l'envahisseur.

Cette journée est une des plus dures de l'histoire de guerre du 26<sup>e</sup> ; en douze heures de combat acharné, sous la pluie, dans la boue, brûlant plus de 350.000 cartouches, le bataillon réussit sur un front immense contre un ennemi dix fois supérieur en nombre à ne reculer que de 1.500 ou de 2.000 mètres sans se laisser disloquer.

C'est à lui que revient l'honneur d'avoir arrêté sur ce coin de France une des plus grosses offensives allemandes de 1918.

Il est juste de rendre un hommage spécial à l'héroïque conduite du capitaine Le Febvre de Nailly qui : « *Le 30 mars 1918, sa compagnie étant développée sur un front très étendu, l'a par son calme, sa bravoure et son énergie, maintenue pendant six heures sur la position en infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses. Se promenant debout derrière son unité, a été grièvement blessé et a succombé à ses blessures sept jours après.* »

Le lendemain, 31 mars, lors de la prise de Grivesnes par l'ennemi, la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup> compagnies

restent seules sur le plateau malgré la menace d'encerclement.

Par l'efficacité de leurs feux de flanc, elles participent à l'arrêt de l'attaque et ensuite au succès de la contre-attaque qui nous rend le village.

Le 26<sup>e</sup> bataillon reste en ligne sous la pluie et les obus.

Un des plus anciens officiers du bataillon, le lieutenant Lemire, est tué dans le bois de Mongival. Chaque jour l'ennemi augmente son artillerie... On pressent un nouvel effort de sa part.

Après une demi-nuit de repos à Chirmont, les chasseurs sont réveillés par les obus qui tombent dans le village... l'ennemi attaque le 4 avril au matin et s'empare de Mailly-Raineval. C'est la division de gauche qui cède, il faut aller la secourir.

Encore tout raidis de fatigue, enfonçant dans la boue, les chasseurs peinant sous leur sac surchargé par la pluie, traversent encore une fois les barrages pour renforcer la gauche du 29<sup>e</sup> B. C. P. Il reste en ligne jusqu'au 11 avril, soumis tous les jours à de très violents bombardements. A la fin, transformés en bloc de boue, ils travaillent tout de même pour laisser après eux une tranchée qui abritera leurs camarades.

Quelques récompenses, toujours trop peu nombreuses, viennent récompenser les plus braves :

Le lieutenant Renaut, lieutenant de réserve à la 4<sup>e</sup> compagnie, est nommé chevalier de la Légion d'honneur :

« *Vaillant officier. A conduit magnifiquement sa compagnie au feu et a soutenu pendant 7 heures une puissante attaque ennemie ; ne s'est replié que sur l'ordre de son chef de bataillon alors qu'il allait être cerné. A été grièvement blessé au cours de l'action. Deux blessures antérieures, deux citations. »*

Le sergent-fourrier Pigeot reçoit la Médaille militaire :

« *Excellent gradé, s'est tout dernièrement distingué comme agent de liaison de la compagnie auprès du chef de corps. Au cours d'un combat très vif a transmis un ordre à son commandant de compagnie et a contribué, par son courage et son sang-froid, à sortir son unité d'une situation difficile. »*

Le chasseur Riboux est cité pour un motif analogue.

Le lieutenant Leduc, les sous-lieutenants Thouvignon et Saupiqué « *pour l'énergie et l'audace qu'ils ont déployé au cours d'un combat particulièrement difficile* ».

L'infirmier Le Brec « *pour avoir insisté afin d'être maintenu dans un poste de secours avancé où il a été pour son chef de service un auxiliaire d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge* ».

Le médecin auxiliaire Derrien « *pour avoir dirigé le 30 mars un poste de secours avancé avec un sang-froid exemplaire et permis, par sa ténacité, l'évacuation de nombreux blessés* ».



## CHAPITRE VIII

### VERS LA VICTOIRE

Fatigué et très éprouvé, le bataillon est envoyé dans le secteur de la forêt de Parroy pour se refaire. Le hasard des combats le ramène au mois d'août sur le terrain qu'il a si âprement défendu.

Jusqu'à l'armistice, il prend part avec la 1<sup>re</sup> armée aux attaques qui nous donnent successivement : Montdidier, Roye, Saint-Quentin, Guise et qui, de succès en succès, nous conduisent à la victoire.

Entre temps, presque toujours à l'avant-garde, il poursuit l'ennemi qui, toujours battu quelque part, se replie mais protège énergiquement sa retraite. Ses mitrailleuses, bien dissimulées, arrêtent la marche, forcent le déploiement, obligent à une progression pénible à travers champs sous le feu, à des mouvements tournants, puis, sur le point d'être prises, disparaissent, cédant le terrain à d'autres derrière, qui à leur tour exigent la même manœuvre.

L'Allemand a beau jeu. Il nous attend partout ; il nous voit venir sur des positions qu'il connaît parfaitement, qu'il a choisies. Il a des champs de

tir, des observatoires, des positions d'artillerie. Autant que possible il nous force à nous arrêter sur un terrain plat et dénudé où à son aise il nous mitraille comme à Roiglise, Ercheu et Golencourt.

Du mois d'août à l'armistice, le bataillon n'a que trois périodes de repos de 10 ou 15 jours, mais la confiance absolue dans la victoire prochaine soutient les courages et les forces. Ainsi, en trois mois, les chasseurs parcourent 160 kilomètres en combattant et prennent part, en outre, à cinq grosses batailles.

Le 9 août, les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies, malgré leur héroïsme, ne peuvent forcer le passage du ruisseau des Trois Doms.

Chaque unité dispose d'une passerelle de 100 mètres environ, obstruée de fil de fer et entourée de marécages.

En face, l'ennemi a des mitrailleuses sous casemate que le canon arrive difficilement à réduire.

Les pertes ne prouvent que trop l'entrain avec lequel officiers et chasseurs essayent de remplir la tâche difficile qui leur est confiée. Le lieutenant Clédât est gravement blessé, le sous-lieutenant Egly est tué. La citation suivante du lieutenant Madelin vient terminer la brillante et trop courte carrière d'un officier d'élite, dont le nom reste pour tous ceux qui l'ont connu l'emblème du plus pur dévouement et du plus bel héroïsme : « *Jeune officier qui s'était acquis dans le bataillon une réputation de sang-froid et de courage hors de pair. Toujours volon-*

*taire pour les missions périlleuses, a été tué à la tête de sa section qu'il entraînait avec son courage habituel pour forcer le passage d'un pont solidement tenu par l'ennemi. Quatre citations antérieures. »*

Le lendemain le passage est tourné par la gauche... Dans son élan le bataillon dépasse les ordres reçus, malgré plusieurs résistances locales il parcourt plus de 10 kilomètres et arrive à La Boissière bien devant tous les corps voisins. Il ramasse ainsi 15 prisonniers, 3 obusiers de 15 à Etelfay, plusieurs mitrailleuses et un nombreux matériel.

Jamais les chasseurs n'ont fait autant de chemin derrière les Boches, l'enthousiasme est indescriptible. Blessé au cours d'une patrouille, le sergent Virot refuse de se laisser évacuer, disant : « *Ça marche trop bien pour laisser les camarades.* »

Le 27 août, le bataillon reprend la poursuite depuis Laucourt, près de Roye ; comme toujours, dans cette période, il faut qu'il force le passage d'une rivière. L'ennemi l'attend derrière l'Avre... Il faut traverser un glacis particulièrement surveillé par les mitrailleuses et l'artillerie, qu'importe... le capitaine Leduc entraîne sa compagnie ; le sous-lieutenant Laporte pousse sa section avec une audace et un sang-froid remarquables et permet ainsi à sa patrouille de tête (sergent de Rives) de ramasser tous les Boches qui sont sur la rive gauche.

Soutenu par les mitrailleuses du lieutenant Thouvignon, qui comme toujours se trouve au bon endroit pour rendre service, le capitaine Guibert

fait passer sa compagnie sur l'autre rive à la barbe des Allemands. Il s'infiltré sur leur flanc droit. Le sergent Chambrier, un des as de la compagnie, est tué en cherchant à repérer une mitrailleuse. Devant cette menace d'encerclement, l'ennemi se replie dans la nuit et la poursuite continue.

Les compagnies d'avant-garde (capitaine Guibert et lieutenant Champy) arrivent devant Ercheu d'où part une violente fusillade... Les autos-mitrailleuses sont sur la route à leur hauteur... l'entente est vite faite... Le commandant Gaugeat décide d'attaquer par surprise. Chasseurs et autos partent ensemble et rivalisent de vitesse... Epouvanté, l'ennemi s'enfuit... le village est à nous.

Le sous-lieutenant Arago y gagne la citation suivante :

*« Jeune chef de section, merveilleux de courage et de sang-froid, assez gravement blessé d'une balle au bras le 28 août 1918 à l'assaut d'un village, a refusé de se laisser évacuer, a entraîné hardiment sa section pour déborder la position ennemie malgré le plus violent tir de barrage et a forcé ainsi l'ennemi à se replier. »*

Le chasseur Le Blanche : *« Modèle de dévouement et de bravoure, A été tué d'une balle à la prise d'un village en entraînant ses camarades pour contourner et prendre une mitrailleuse ennemie qui arrêtait la progression de sa compagnie. »*

Jusqu'au 3 septembre le bataillon encaisse dans Ercheu de furieux bombardements où les obus à gaz dominant ; l'Allemand s'est encore arrêté derrière une voie d'eau. Il faut forcer le passage du canal du Nord et l'attaque n'est possible que dans le secteur de droite, à la Pannetterie.

Le lieutenant Ehrmann, commandant le peloton d'engins d'accompagnement, ne peut pas rester tranquille. L'ennemi répond avec du 150 à ses obus de 37. Il ne se décourage pas et, le 3 septembre, la pièce du sergent Debernard, malgré le très violent bombardement, réussit à réduire un nid de mitrailleuses, dernier obstacle à l'avance...

Le sous-lieutenant Beaud, pionnier du bataillon, improvise des passerelles sur le canal et la poursuite continue.

L'ennemi s'arrête à hauteur de la route Ham-Guiscard. Devant le château de Bonneuil et Golen-court, il nous bombarde pendant deux jours.

Le 5 septembre au soir, cinq ou six lueurs d'incendie éclairent l'horizon. A Ham l'ennemi brûle les obus qu'il n'a pas pu nous tirer dessus...

Dans la nuit il se replie, mais les chasseurs sont à la limite des fatigues humaines ; quelques jours de repos sont nécessaires. Au revoir aux Allemands, sur la position Hindenburg.

Le bataillon est jugé digne de la citation suivante à l'ordre du 10<sup>e</sup> corps ; il regrette seulement qu'elle ne mentionne pas ses trophées :

« Bataillon de chasseurs qui n'a cessé de se distinguer depuis le début de la campagne : sur les Hauts de Meuse, en Champagne, à Verdun, sur la Somme, sur l'Aisne et en Picardie. A, sous les ordres du commandant Gaugeat et au cours de la poursuite des Allemands entre le 8 août 1918 et le 8 septembre 1918, montré des qualités remarquables d'énergie, de constance et de ténacité dans l'effort, en exécutant un passage de ruisseau devant des positions naturellement très fortes et défendues par des nombreuses mitrailleuses, en poursuivant sans répit un ennemi en retraite et en lui enlevant plusieurs villages fortifiés sans lui donner le temps de se rétablir. »

Le 20 septembre, le bataillon se repose à Dampcourt-Popincourt depuis sept jours, lieu de délice où on habite des caves et des anciens abris. Il n'y a plus de maisons dans ces villages, mais on se console vite... les tuyaux de cuisine sont bons... on va au grand repos à l'arrière... Le commandant part en permission ainsi que presque tous les commandants de compagnie.

Le 21, à une heure du matin, ordre de départ, direction le nord-est. 28 kilomètres à pied pour aller à Nesle, le lendemain 33 pour aller relever en première ligne au bois de Savy... La région est infectée par les gaz asphyxiants... Le 24, au matin, attaque générale.

En vingt minutes le bataillon dépasse tous ses objectifs. Devant Francilly-Selency, les Allemands

réussissent à mettre quelques mitrailleuses en batterie, mais les chasseurs Oyhenart et Charreyron se portent résolument en avant sous le feu, balayant le terrain avec leur fusil mitrailleur... les derniers défenseurs sont pris ou tués. Le village est enlevé.

Le corps voisin à droite est moins heureux, le 26<sup>e</sup> lui aide... l'ennemi contre-attaque, mais les mitrailleuses veillent et le 26<sup>e</sup> tient bon comme toujours, bien mieux il vole au secours du voisin un instant enfoncé.

Toutes les sections disponibles sans ordres, beaucoup sans officier, s'engagent d'elles-mêmes et, devant cette soudaine et magnifique riposte, l'ennemi s'enfuit et abandonne la position.

Le lieutenant de Bernonville se fait encore remarquer par son courage, quoique rentré depuis deux jours au front avec une blessure non guérie : « *Commandant de compagnie, plein d'allant, revenu au front sur sa demande, a conduit sa compagnie le 24 septembre à l'attaque des positions ennemies avec un courage et une ardeur au-dessus de tout éloge. A conquis son objectif, faisant de nombreux prisonniers... A été blessé en menant lui-même une contre-attaque pour dégager une unité voisine.* »

Il reçoit la Légion d'honneur.

Sont en outre cités :

Le capitaine de Foville, « *commandant le groupement de tête du bataillon, merveilleux de calme et d'audace, a assuré le succès d'une attaque en se rendant*

*personnellement en première ligne, sur un terrain évidemment battu, pour donner des ordres sur place. »*

Le sous-lieutenant Lopinet : « *Pour sa ferme attitude et son calme devant une situation compromise. »*

L'adjudant Dagnet : « *Pour avoir lancé sa section à la contre-attaque afin de reprendre une position entamée par l'ennemi à la jonction de deux corps. »*

Le chasseur Morineau de la C. M. I. : « *Pour avoir mis tout seul une mitrailleuse allemande en batterie afin de repousser une contre-attaque. »*

Le chasseur Gloaguen de la 4<sup>e</sup> compagnie : « *Pour avoir entraîné de lui-même ses camarades à la contre-attaque. »*

Enfin le bataillon décroche sa première citation à l'ordre de l'armée :

*« A fait preuve, sous le commandement du capitaine d'Anselme, de qualités militaires dignes des plus vifs éloges. Après un mois de combats ininterrompus, a pris, le 24 septembre 1918, la part la plus brillante à l'attaque d'une position de la ligne Hindenburg solidement tenue et puissamment organisée, atteignant tous ses objectifs et enlevant à l'ennemi plus de cent prisonniers, vingt mitrailleuses, deux minenwerfer et une quantité considérable de matériel et de munitions. »*



*« Par une contre-attaque vigoureuse, a prêté le lendemain l'aide la plus efficace à la progression de l'unité voisine et a continué les jours suivants à montrer le plus bel esprit offensif en dépit des pertes qu'il avait subies. »*

Il ne s'arrêta pas en si bonne voie ; c'est à lui que revient l'honneur d'enlever une part de la fameuse position Hindenburg.

Les Allemands tiennent la rive droite de la Somme, solidement organisée.

Le fond de la vallée est inondé. Par-dessus le canal, la rivière et les marécages, il faut traverser près de 600 mètres de passerelle.

La lutte dure huit jours ; des tentatives de passage journalières montrent bien que la position n'est pas seulement tenue par des arrières-gardes, mais bien par des forces importantes décidées à la défendre.

Après six jours de bombardement, le 6 octobre, par une nuit noire, trois compagnies vont relever à Morcourt le 294<sup>e</sup> R. I. ; dans le secteur de la division de gauche, elles restent ainsi accrochées sur l'autre rive, reliées à l'arrière par quelques passerelles, jalonnées de cadavres.

Le 7, elles attaquent, prennent la tranchée des Hiboux, s'y trouvent isolées, car le corps de gauche n'a pas marché... Après une lutte acharnée, elles la perdent, puis la reprennent et, le 8 au matin, malgré la fatigue de 15 jours de combats inces-

sants, elles repartent à l'assaut... la ligne Hindenburg est enlevée.

Malheureusement il manque un des plus chics officiers du bataillon : le lieutenant de Bodinat :

*« Officier d'un courage extraordinaire, remarquable entraîneur d'hommes, a conduit sa section à l'attaque des lignes ennemies et conquis son objectif en faisant 56 prisonniers, dont 1 officier. Isolé dans les lignes ennemies, a violemment contre-attaqué à plusieurs reprises. Est tombé glorieusement en donnant à ses chasseurs le plus bel exemple d'héroïsme. »*

L'ennemi se replie ; à bout de force le bataillon cède la place à d'autres.

Le 4 novembre il y a encore une rivière : l'Oise à franchir et une position formidable à enlever : Lesquielles-Saint-Germain.

Un régiment est chargé de le faire, mais il n'avance plus et subit de grosses pertes. Le lieutenant Champy, commandant la 2<sup>e</sup> compagnie, anticipe sur ses ordres, s'engage plus tôt qu'il n'aurait dû et, grâce à son énergie et à son sang-froid, s'infiltré dans le village, surprend l'ennemi et s'empare de la position.

C'est un combat de rues où s'affirment l'esprit offensif, l'ardeur et le sang-froid que le commandant Gaugeat a su inculquer à tous ses chasseurs.

Le sergent Mahoudeau, en patrouille avec quatre

hommes, rencontre dans une rue 50 Allemands, dont 2 officiers, qui viennent contre-attaquer.

« Rendez-vous »... quelques coups de feu tirés en l'air suffisent à impressionner toute cette troupe qui fait « kamarade ».

Pendant ce temps le caporal Hulin et deux chasseurs épouvantent, par une charge bruyante, comme celles qu'on poussait sur les terrains d'exercice avant la guerre, une section de mitrailleuses avec ses 15 servants. Deux récalcitrants sont tués sur leurs pièces.

Le lieutenant Champy est récompensé par la Légion d'honneur, avec la citation suivante : « *Le 4 novembre, par une attaque audacieuse et très bien conduite, s'est emparé d'un village fortement tenu par l'ennemi, capturant 77 prisonniers, 30 mitrailleuses lourdes ou légères et une batterie d'accompagnement.* »

Le bataillon gagne ainsi en deux fois sa deuxième citation à l'armée :

« *Unité remarquable par son ardeur au combat, son moral et son endurance. Sous les ordres du chef de bataillon Gaugeat, a de nouveau, par deux fois, manifesté son courage et ses brillantes qualités manœvrières. Le 8 octobre 1918, après huit jours de durs combats, a brillamment coopéré à la prise du dernier débouché de la position Hindenburg, au nord de Saint-Quentin ; le 4 novembre, par une attaque auda-*

*cieusement conduite, s'est emparé d'un village solidement tenu par l'ennemi, permettant ensuite le débouché de toute la division au nord du canal de la Sambre. A capturé, au cours de ces opérations, 157 prisonniers, dont 2 officiers, 45 mitrailleuses ou mitraillettes, 5 minenwerfer, 1 fusil anti-tank et une grande quantité de matériel de toute sorte. »*

Par ordre n° 141 « F », le Maréchal commandant en chef confère la fourragère au bataillon... la fourragère aux couleurs du ruban de la... Croix de guerre... la plus humble... mais fiers d'avoir toujours fait leur devoir, les chasseurs du 26<sup>e</sup> l'ont achetée trop chèrement pour ne pas l'estimer à prix d'or.

Le passage de l'Oise est ouvert à la division. Les autres corps passent... et la poursuite recommence jusqu'en Belgique.

En deuxième ligne le bataillon fait une promenade militaire... heureux de retrouver des civils, il oublie ses fatigues dans la griserie de la victoire.

Le 7 novembre, à La Capelle, les plénipotentiaires, à 20 heures le soir, entrent à la popote du commandant.

Le général Vinterfeld et M. Ezberger sont là... ce sont bien des vaincus qui viennent demander grâce...

C'est donc bien la revanche, la grande et belle revanche aussi complète que la justice et l'histoire

la réclamaient depuis quarante-sept ans, aussi brillante que l'avaient rêvée les chasseurs en partant en 1914, aussi glorieuse que l'avaient méritée tous les sacrifices des combattants des Eparges, de la Champagne, de Verdun, de la Somme et de l'Aisne, c'est bien elle avec sa sœur la Victoire, déesse superbe et longtemps boudeuse qui, vaincue par tant d'héroïsme, revient vers nos drapeaux et que l'armée offre à la France dans un accès de joie et de fierté délirantes.

FIN

## INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

---

### A

D'ANSELME, 44, 45, 47.  
ARAGO, 56.

### B

BATTLE, 5.  
BEAUD, 57.  
BECOURT, 4.  
DE BERNONVILLE, 41, 59.  
DE BODINAT, 62.  
BOUCHET, 5.  
BRAILLARD, 32.  
BRAULT, 19.  
BRISSAUT-DESMAILLET, 32.  
BRIZOVAL.

### C

CADASTRENC, 5.  
CHAMBRIER, 56.  
CHAMPION, 26.  
CHAMPY, 56, 62, 63.  
CHARREYRON, 59.  
CHENOT, 20.  
CHEVANNES, 6.  
CLEDAT, 54.  
CUVIER, 5.

### D

DAGNET, 60.  
DAVID, 4.  
DEBERNARD, 57.  
DERRIEU, 51.  
DESGIRAUD, 35.

DIDIER, 39.  
DONDEYNE, 28.  
DOUCET, 49.  
DUCOR, 41.  
DUCORPS, 36.  
DUMONCEAU, 5.  
DUROC, 3.

### E

EGLY, 54.  
EHRMANN, 57.  
EZBERGER, 64.

### F

FORTIN, 40.  
FOUILLARD, 15.  
DE FOVILLE, 5, 59.

### G

GAUGEAT, 43, 47, 49, 56, 58,  
62, 63.  
GLOAQUEN, 60.  
DE GRAMMONT, 49.  
GRÉGOIRE, 35.  
GUIBERT, 55, 56.  
GUILLAIN, 5.  
GUIGNARD, 29.  
GUIZARD, 20, 24, 33.

### H

HULIN, 63.  
VON HUTIER, 47.  
HUSSON, 49.

J  
JOFFRE, 32.

K  
KIEL, 6.

L  
LALOUX, 49.  
LANDAIS, 22.  
LAPORTE, 55.  
LAURAIN.  
LAURENT, 11.  
LE BLANCHE, 56.  
LE BREC, 51.  
LE DUC, 51, 55.  
LEFEBVRE DE NAILLY, 50.  
LEMIRE, 51.  
LOPINET, 60.

M  
MADELIN, 22, 33, 41, 54.  
MAHOUDEAU, 62.  
MARCHAND, 18.  
MARTIN, 6.  
MARIE, 22.  
METZ, 21.  
MICHEL, 4.  
DE MITRY, 41.  
MONNIN, 29.  
MORAINE, 37.  
MORINEAU, 60.  
MULLER, 4.  
MULLIER, 35, 38.

O  
OBÉ, 23.  
OYHENART, 59.

P  
PEPONNET, 32.  
PERRAULT, 23.  
PIERRAT, 7, 10.  
PIGEOT, 51.  
PIEZL, 38.  
POIRIER, 32.  
POLLE, 35.  
PUIG, 47.

R  
RAPIN, 28, 35.  
REMION, 33.  
RENAULT, 46, 47, 51.  
RIBOULOT, 5.  
RIBOUX, 52.  
DE RIVES, 55.

S  
SAUPIQUE, 52.  
SERVAGNAT, 3, 8.  
SCHMITTER, 23.  
SOLNON, 29.

T  
THOUVIGNON, 52, 55.

V  
VANDELLE, 23.  
VIDECOQ, 40.  
VINTERFELD, 46.  
VIROT, 55.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS  
DE LIEUX

---

A

*Ahaye*, 6.  
*Ailette*, 38.  
*Aisne*, 21, 37, 58, 65.  
*Arachies*, 50.  
*Aubvillers*, 46, 47, 48, 49.  
*Avre*, 46, 55.

B

*Baty*, 7.  
*Baugny*, 9, 33.  
*Belgique*, 64.  
*Belrain*, 7.  
*Bois-l'Abbé*, 7.  
*Bonneuil*, 57.  
*Bouchavesnes*, 31, 33, 34.  
*Bouchot*, 10.  
*Bouillancourt*, 46.  
*Bomesnil*.  
*Bourget*, 43.  
*Braches*, 47.  
*Breuche*, 42.  
*Bruyère*, 42.  
*Bussy-le-Château*, 17.

C

*Cerre-les-Noroy*, 42.  
*Châlons*, 43.

*Champagne*, 21, 25, 58, 65.  
*Chapelle*, 42.  
*Chassemy*, 38.  
*Chaumont-sur-Aisne*, 5, 17.  
*Chemin des Dames*, 37.  
*Chenimesnil*, 42.  
*Cheppe*, 17.  
*Chirmont*, 50.  
*Cierges*, 6.  
*Creil*, 44.  
*Corbenay*, 42.  
*Curlus*, 34.

D

*Damloup*, 28.  
*Damcourt-Popincourt*, 58.  
*Delva*, 32.  
*Dormans*, 37.  
*Douaumont*, 27.

E

*Eparges*, 11, 15, 65.  
*Epine de Malassise*, 32.  
*Ercheu* 54, 56, 57.  
*Erize-la-Petite*, 6, 7.  
*Esclainvillers*, 45.  
*Etain*, 4, 5.  
*Etelfay*, 55.



F

*Fargny*, 31.  
*Fismes*, 30.  
*Flirey*, 4.  
*Fourchon*, 48, 51.  
*Francilly-Selency*, 58.  
*Fumin*, 27.

G

*Gannes*, 44.  
*Golaincourt*, 54, 57.  
*Grivesnes*, 46, 50.  
*Guiscard*, 57.  
*Guise*, 55.

H

*Ham*, 57.  
*Hargicourt*, 47.  
*Haudainville*, 25.  
*Haute-Saône*, 40.  
*Hauts-de-Meuse*, 58.  
*Hiboux*, 61.  
*Hindenbourg*, 49, 60, 61, 62,  
63.  
*Hôpital*, 28.

J

*Joppecourt*, 4.

L

*La Boissière*, 55.  
*La Capelle*, 64.  
*La Croix-sur-Meuse*, 7.  
*La Houssière*, 43.  
*Lamorville*, 7.

*Laucourt*, 55.  
*Lespanges*, 42.  
*Lesquiennes-Saint-Germain*, 62.  
*Lorraine*, 2.

M

*Mailly-Raineval*, 51.  
*Malancourt*, 5.  
*Malpart*, 46.  
*Marest-Montier*, 46.  
*Marne*, 7.  
*Mollans*, 42.  
*Monampteuil*, 38.  
*Mongival*, 51.  
*Montdidier*, 53.  
*Montfaucon*, 6.  
*Morcourt*, 61.  
*Moussy*, 37.

N

*Navarin*, 18.  
*Nesle*, 58.  
*Noblette*, 17.

P

*Panneterie*, 57.  
*Parroy*, 53.  
*Picardie*, 58.  
*Pont-à-Mousson*, 3.

Q

*Quiry-le-Sec*, 45.

R

*Remiremont*, 42.  
*Roiglise*, 54.

*Roye*, 53, 55.

*Royère*, 37.

*Rozières*, 38.

S

*Saint-Dié*, 42, 43.

*Sainte-Claire*, 40.

*Saint-Quentin*, 43, 53, 63.

*Sambre*, 64.

*Saint-Pierre-Waast*, 34.

*Sauvillers*, 50.

*Savy*, 58.

*Seuzey*, 8.

*Soissons*, 30, 40.

*Somme*, 21, 30, 58, 65.

*Sonvaux*, 11.

*Souain*, 18.

*Soupir*, 37.

*Souville*, 27.

*Spincourt*, 7.

*Suippes*, 17.

*Suzanne*, 33, 34.

T

*Tatoy*, 31.

*Tavannes*, 24.

*Trois-Doms*, 46, 54.

*Troyon*, 7.

V

*Val d'Ajol*, 42.

*Valleroy-le-Bois*, 42.

*Vaux*, 27.

*Verdun*, 7, 20, 25, 58, 65.

*Vigneules*, 4.

*Villersexel*, 42.

*Violu*, 40.

*Vosges*, 40, 43.

X

*Xivry-Circourt*, 5.

## ERRATUM

---

- Page 5. — 7<sup>e</sup> ligne : Buchet au lieu de Bouchet.  
(de même à l'Index).
- Page 6. — 21<sup>e</sup> ligne : Kiehl au lieu de Kiel.  
(de même à l'Index).
- Page 20. — 28<sup>e</sup> ligne : Commandant Guizard au  
lieu de Capitaine Guizard.
- Page 60. — Après la 5<sup>e</sup> ligne, Ajouter :  
Le Sous-Lieutenant Laurain :  
« Pour son calme et son courage. »
- Page 66. — 1<sup>re</sup> colonne, 12<sup>e</sup> ligne : Brizoual au  
lieu de Brizoval.  
1<sup>re</sup> colonne, 25<sup>e</sup> ligne : Derrien au lieu  
de Derrieu.
- Page 67. — 2<sup>e</sup> colonne, 7<sup>e</sup> ligne : Pizel au lieu de  
Piezl.

MEMORANDUM

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

Ind  
Ind  
Tab

## TABLE DES MATIÈRES

---

CHAP. I <sup>er</sup> .	La Guerre de Mouvements.....	3
— II.	En secteur .....	9
— III.	Offensive de Champagne, 1915.....	17
— IV.	Verdun, juin 1916.....	25
— V.	Dans la boue.....	30
— VI.	Attaque de l'Aisne, 1917.....	37
— VII.	Comment s'arrête une offensive .....	42
— VIII.	Vers la Victoire.....	53
Index des noms cités.....		66
* Index des noms de lieux.....		68
Table des matières.....		71

---

---

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

---



